

Michel Pagel Le Cimetière des astronefs



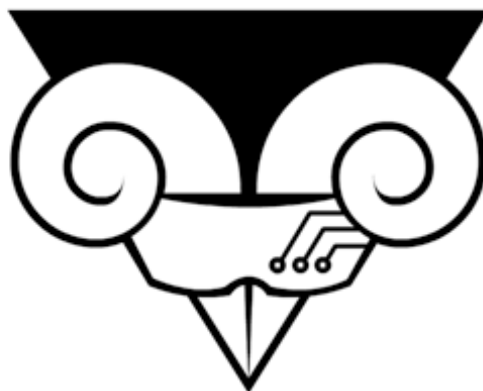
Le Cimetière des astronefs

Michel Pagel



Le Béalial' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béalial', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béal'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-186-8

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : mars 2011

Version : 1.0 — 23/03/2011

© 2003, Le Béal', pour la première édition

© 2011, Le Béal', pour la présente édition

Le Cimetière des astronefs

*Peut-on attraper un photon en lui
mettant du sel sur la queue ?*
Robert A. Heinlein, *Route de la gloire*

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à exprimer sa plus profonde gratitude à l'homme sans qui ce roman n'eût jamais pu être écrit : celui des quatre évangélistes — son nom m'échappe pour le moment — qui, en faisant dire à son protagoniste, un certain Jésus-Christ : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église* », a tout de même commis le premier calembour homologué de l'histoire.

De tout cœur, merci !

À Red Deff & Félix Chapel,
Qu'est-ce qu'on s'éclate !

Chapitre I.

J'introduis le condensateur de positrons dans l'avaleur de pièces universel. Un cliquètement signale sa mise en place.

L'astro démarre.

Me renversant en arrière sur mon siège, je tire une bouffée du cigare que je viens d'allumer.

Entre *Betty* et moi, c'est une longue histoire d'amour.

Je l'ai achetée il y a cinq ans, dans une casse minable, du côté de Rigel IV, au moment où un sagouin pédonculé s'appêtait à la passer au désintégrateur. Venu là chercher un palpeur de mirette pour la ruine qui me trimballait avant, je furetais depuis une heure dans un véritable foutoir de carcasses explosées et de joints huileux quand je l'ai vue.

Elle.

Betty...

On la traînait vers la porte grande ouverte du hangar à désintégration parce qu'elle n'était visiblement plus en état de voler. Son flanc droit avait l'air à peu près intact, mais quelque chose — du genre obus ou météorite — avait traversé le gauche. Rien qu'avec les fils qui jaillissaient de ses entrailles et les circuits qui s'en échappaient à chaque cahot, on aurait pu monter un poste de tridi. L'arrière aussi avait souffert : grosso modo, on pouvait estimer qu'il ne restait pas un seul stabilisateur en bon état. Quant aux deux mitrailleuses laser fixées à l'avant, sous la coque, elles avaient disparu. C'étaient sans doute les seules grosses pièces qui fonctionnaient encore lorsque le casseur avait acheté l'épave. Le mot s'appliquait parfaitement : c'était une épave ! En plus, le modèle n'était pas récent : il y avait bien deux siècles qu'on ne fabriquait plus d'astros en forme de raie manta tétanisée, avec des hublots sur le côté et un globe de plexydur au-dessus du pilote. Une antiquité. Plus bonne à rien.

Je l'ai eue au prix du métal.

J'ai craqué.

D'abord, il y avait ce nom, *Betty*, qui s'étalait au bord de l'habitacle. en lettres d'or délavées, près de l'image à demi effacée d'une brune pin-up humaine. Ensuite, il y avait une question sentimentale : *Betty* était — est toujours — le sosie d'*Ulla*, le premier astro que j'aie jamais fracassé sur un astéroïde. Mon père me l'avait prêté en me faisant promettre de le lui rapporter avant minuit. Il m'avait fallu six semaines pour revenir de ma virée sur Bangormaine, à peine à trois cents mille kilomètres de la maison. Un vrai film d'horreur.

Alors, en la voyant ainsi courir à la mort, j'ai senti monter une larme. Cet astro déglingué, ce monceau de métal et de plastique inutile, il m'a semblé qu'il faisait un peu partie de ma

famille. J'ai eu l'impression de le voir me sourire tristement. Or moi, je n'ai jamais su résister à un sourire.

Et puis il y avait quand même autre chose.

Il y avait mon détecteur de glamoune qui s'emballait comme un fou dans ma poche poitrine de combi. Je le branche toujours quand je fais les casses : on ne sait jamais. En général, ça ne donne rien, parce que les revendeurs ne sont pas idiots. Sauf que là, j'avais affaire à des ploucs : cet appareil était équipé d'un hyperpropulseur et ils n'avaient pas pensé à le prélever. Ne savaient peut-être même pas ce que c'était.

N'écoutant que mon bon cœur, je me suis précipité à la rescousse de ma nouvelle bien-aimée en sortant ma sphère de crédit.

Un message radio de la surveillance me fait sursauter. Autorisation de décoller. Banco. Je branche les propulseurs et soulève *Betty* du sol, quittant sans remords Tadell, la capitale de cette planète pourrie qu'est Givrée — la bien nommée. Je ne m'y suis arrêté que pour une brève réparation et j'ai déjà eu le temps de me les geler dans les hangars de l'astroport. Maintenant que *Betty* tourne rond, je vais pouvoir faire ma livraison sans traîner et me tirer vite fait vers un monde meilleur. Un monde plus chaud, en tout cas.

J'attends d'avoir pris trois mille mètres d'altitude pour confier le soin du pilotage à l'ordinateur de bord. Sur Givrée, il est interdit aux astros de circuler à moins de deux mille cinq cents mètres de la surface, histoire de ne pas se trouver sur le chemin des glisseurs nouveau modèle qui montent bien plus haut que les anciens.

« À toi, *Betty* ! » déclaré-je en abandonnant les contrôles.

Betty, bien entendu, ne répond rien. Elle n'est pas équipée d'une voix synthétique, et si j'ai un jour les moyens de lui en payer une, je veux bien être changé en gitouille bossue.

En revanche, son hyperpropulseur est en parfait état de marche. Comme je l'espérais en achetant la carcasse, la cuve à glamoune ne s'était pas fendue : la précieuse substance reposait toujours dans son enveloppe de titane. *Merveilleuse* substance que la glamoune ! Le seul corps de l'univers connu qui produit de l'énergie sans se détruire mais, au contraire, en se régénérant par compactage spontané en atomes des noyaux fendus et des électrons dispersés, puis des atomes en molécules. La glamoune, c'est la porte de l'hyperespace, la panacée. Pour moi, une cuve à glamoune intacte, c'était comme un parfum de liberté.

Le reste du propulseur était un peu endommagé, mais rien de grave. Il n'aurait dû y avoir qu'à l'ôter de son logement pour le bricoler un peu, puis à le remettre en place dans un astro neuf.

C'est là que les choses ont commencé à se gâter.

Le haut de la cuve à glamoune avait fondu. Oh, elle ne fuyait pas, non. En fait, rien ne pouvait l'empêcher de fonctionner normalement. Tant qu'on ne cherchait pas à la séparer de la coque de *Betty*, à laquelle elle s'était élégamment soudée.

Je me suis retrouvé avec deux solutions : abandonner ou réparer.

Je n'abandonne jamais.

Ce n'est pas pour rien que sur Proxima, on m'appelle Gaba l'Entêté. Un soir de cuite, là-bas, j'ai voulu défoncer à coups de crâne le coffre-fort d'un taulier refusant de me rendre la sphère de crédit que je lui avais donnée en garde. Le type a été tellement impressionné qu'il a ouvert son coffre. Le lendemain, j'ai retrouvé ma sphère à moi dans une chaussette sale. Ça m'en a fait deux. L'hôtelier s'est empressé de faire opposition sur la sienne, mais l'affaire a quand même eu le

temps de me rapporter un vibreur tangentiel pour *Betty*, qui en avait bien besoin. Sur Proxima, on m'appelle aussi Gaba l'Arnaque.

Or donc, j'ai réparé mon nouvel astro. Façon de parler. Je n'ai gardé que les portions de coque encore intactes et l'hyperpropulseur. Tout le reste, je l'ai reconstruit de bric et de broc ou, pour les pièces les plus rares, en me saignant aux quatre veines.

Mais j'aurais fait n'importe quoi, et je dis bien *n'importe quoi*, sauf peut-être dépecer ma vieille mère et manger des salsifis, pour disposer d'une charrette capable de faire le grand saut.

Pourquoi ?

Parce que dans mon métier, on ne sait jamais quand on peut avoir besoin de l'hyperespace. Parfois, mes missions m'entraînent aux confins de l'Univers, sur des mondes encore mal connus. Parfois, je me heurte à des populations hostiles. Parfois, j'ai les flics au cul.

Souvent.

Je suis trafiquant. Les flics n'aiment pas les trafiquants. Qu'ils soient de n'importe quelle race, de n'importe quel sexe, de n'importe quelle planète, et même s'ils sont entièrement robotisés, les flics n'aiment pas les trafiquants. Quand ils en voient un, ils le coursent en essayant de lui faire croire qu'ils organisent des colonies de vacances pour mauvais garçons repentis. Je ne suis jamais tombé dans le panneau : je n'ai aucune envie de me repentir.

Dans ces cas-là, le gibier dispose de plusieurs options :

- a) Descendre les flics. (Faut pouvoir.)
- b) S'engager dans un amas de météorites en espérant être plus doué que les flics pour le pilotage. (Aléatoire.)
- c) Se rendre. (Désagréable et, la plupart du temps, définitif.)
- d) Passer dans l'hyperespace. (Cool.)

Jusque-là, j'avais volontairement limité mes activités à des coups sûrs ne me valant qu'une fois sur trois les attentions de la police locale et très rarement celles de l'interg. Je ne m'étais trouvé qu'à deux reprises dans la pénible obligation de choisir l'une des solutions ci-dessus. La première fois, il y avait des météorites à proximité. J'avais pris b), et je m'en étais sorti de justesse. Pas mon astro, ni ma cargaison. La deuxième fois, je me trouvais dans la portion d'espace la plus déserte de toutes les portions désertes de l'espace. b) m'était donc aussi inaccessible que d). Quant à c), je n'en voulais pas entendre parler. J'avais donc choisi a), et je m'en étais sorti de justesse. Pas mon astro, ni ma cargaison.

Avec *Betty*, d) m'est enfin permise et c'est un grand soulagement. Enfin, je peux donner libre cours à mon ambition et me fourrer dans tous les coups foireux qui croisent ma route. Faire un bras d'honneur aux flics avant de me trisser à trois mille années lumières de là en appuyant sur un simple bouton qui, en plus, déclenche dans la radio du bord l'exécution de la *Chevauchée des Walkyries*, la version du philharmonique d'Altaïr-II dirigé par Sfflish von Brrupt.

Depuis, j'ai construit ma réputation. J'ai dit que j'étais trafiquant, et c'est vrai. Mais pas trafiquant d'armes ou trafiquant de drogue. *Trafiquant*. De n'importe quoi, de tout ce qui me tombe sous la main. J'achète tout ce qu'on veut bien me vendre et je vends tout ce qu'on veut bien m'acheter. J'ai vendu du bromure aux mâles de Taïte, pour le compte des suffragettes locales, en leur expliquant que c'était de la cocaïne. Ensuite, j'ai vendu aux suffragettes des flingues qui tiraient à l'envers, pour le compte des mâles. Sur Taïte, on m'appelle Gaba l'Impondérable. J'ai aussi vendu de la vraie cocaïne et des vrais flingues. J'ai vendu des fusils laser aux rebelles de Kadixe. Deux mois plus tard, je suis revenu leur apporter les chargeurs que j'avais oublié dans la soute. Les rebelles n'étaient plus là. Il y a des gens qui n'ont aucune constance dans

leurs convictions. Sur Kadix, on m'a appelé Gaba *el Libertador*. Pendant deux heures. Après, on m'a appelé Gaba *el Maricon*. Dans le système du Spectre, j'ai vendu des vers aux sauvages de la planète bleue, pour la pêche, et distribué des bleus à ceux de la planète verte qui voulaient m'utiliser comme appât. J'ai vendu de la merde aux Pakays d'É-Tron qui sont coprophages. J'ai vendu du sploungz aux Zzbyghs de Krruull. Je suis le fournisseur exclusif en aphrodisiaques divers et variés du Pacha Para-Kektédon, Seigneur des Neuf Mondes, Lumière de la Galaxie, Protecteur des Opprimés et mauvais payeur. J'ai même vendu un lot de chaussettes dépareillées qu'un malhonnête m'avait refile sur la vieille terre aux habitants de N-Ansmond, qui n'ont qu'un seul pied.

Tout. Je fais tout.

Sauf les filles.

Cette pratique me révolte littéralement. À la simple idée d'enfermer dans la soute de *Betty* de pauvres créatures innocentes arrachées à leurs familles pour aller les vendre sur un marché lointain ou dans un lupanar tout proche, mon sang ne fait qu'un tour.

Dieu sait pourtant si j'ai essayé !

Juste après avoir réparé *Betty*, j'ai accepté de livrer deux femmes-chattes de Mrrouu à un maquereau huppé de Bételgeuse. Un nommé Slex-ik. Le voyage n'était pas long, à peine plus de deux heures, plus quelques minutes en hyper, mais ça m'a suffi pour changer d'avis. Je les ai rendues à leurs parents. Manière de dire que je les ai déposées sur la première planète venue équipée d'un poste de communications intergalactiques et que je me suis barré sans attendre l'arrivée des secours. Depuis, il paraît que Slex-ik me cherche partout pour me coudre une grenade dégoupillée dans un endroit qui offense ma réserve. Jusqu'ici, il ne m'a pas retrouvé...

Alors, les filles, non, plus jamais ! Je sais que c'est ce qui rapporte le plus, ou presque. Je sais que je pourrais prendre ma retraite au bout de cinq ans si j'acceptais d'en transporter. Et en plus, quand j'y réfléchis, je dois bien avouer que je me fous complètement du sort de ces malheureuses. Snif. Seulement voilà : je n'ai jamais su résister à un sourire. Si encore elles étaient laides ! Mais celles qu'on achète des mille et des cents, elles ont rarement l'air d'avoir été utilisées comme battoirs par un androïde guerrier de Métalliketonsor. Ou alors, c'est que les androïdes guerriers de Métalliketonsor ne sont plus ce qu'ils étaient.

Je me cantonne donc aux denrées sans danger, éventuellement vivantes mais peu susceptibles de sourire — comme par exemple les anthropoïdes velus d'Uku.

Ce sont des monstres. Des vrais. Deux mètres cinquante de haut, des bras qui traînent par terre, des crocs à faire pâlir un smilodon, une fourrure bleue tirant sur le glauque, pas un gramme de cervelle et une férocité de tous les instants.

Aujourd'hui, j'en ai deux à bord. Dans un four. Il faut dire qu'Uku est la seule planète que je connaisse où il fait plus froid que sur Givrée. Située à la limite extrême de son système solaire, elle se tape des pointes jusqu'à moins deux cents degrés dans les bonnes années. Ses habitants y sont adaptés et ne peuvent pas réellement vivre ailleurs. Dès que la température monte, les anthropoïdes tombent en léthargie. Sur Givrée, où le record enregistré n'est que de moins cent vingt-deux degrés, ils seront un peu dans le coaltar mais, pour peu qu'on leur refile des excitants, resteront d'infemales machines à coller des baffes.

Je vérifie que *Betty* tient bien le cap prévu et je vais jeter un coup d'œil à ma cargaison par la vitre étanche du four — en fait le vieux frigo où je rafraîchis ma bibine, mais pour les anthros, c'est un four. Ils dorment comme des bébés, si bien que je réintègre mon siège.

Mes deux bestioles, je les emmène à Tchoume, base minière où l'on extrait du néoprout, une espèce d'épice minérale qui, une fois répandue sur un bout de carton et passée au micro-ondes, reproduit exactement le goût de la pizza napolitaine. Comme la plupart des consommateurs survivent, on en expédie à la tonne sur les planètes les plus déshéritées. J'en ai goûté. Une fois...

J'ignore totalement pourquoi on m'a chargé de coltiner mes deux monstres. On veut peut-être les utiliser dans la mine — ou pour surveiller les mineurs. À moins que mes clients ne soient les mineurs eux-mêmes qui en ont marre de leur contremaître. La vérité m'importe peu, mais je ne vais de toute façon pas tarder à la connaître, vu que j'ai rendez-vous avec un type dans à peine plus de dix minutes, d'une part, et dans un bar, d'autre part¹. En raison de cette panne stupide — un engorgement du déflecteur de propulsion qui me faisait exécuter trois loopings à chaque fois que j'essayais de virer à gauche —, je vais être en retard. Tant pis.

Tout en gardant un œil sur le compas électronique, je me plonge des deux autres dans le magazine cochon que j'ai acheté à Tadell. Ces sourires-là, au moins, je peux leur résister. Il me suffit de tourner la page.

Mais Dieu ! que c'est difficile !

¹ Et réciproquement. (*Note de l'auteur.*)

Chapitre II.

À Tchoume, on trouve trois sortes de bâtiments. D'abord, les taudis qui servent de crèches aux mineurs et autres prolos : en bois ou en plastique mou, avec un nombre de pièces qu'on dirait inversement proportionnel à la taille de la famille. Ensuite, les villas suspendues des privilégiés, maintenues à quelques centaines de mètres du sol par leurs générateurs antigrav. Plus le proprio est riche, plus la baraque est haute, étant donnée que la puissance des appareils précités est directement alignée sur les cours de la bourse locale. C'est une antenne de la municipalité, le Service d'Alimentation des Générateurs Opérant chez les Utilisateurs Individuellement Nantis qui se charge de régler l'afflux d'énergie. Quand les actions d'un homme d'affaires montent, sa maison les suit. Si elles se cassent la gueule... C'est pour ça qu'à Tchoume, un krach est toujours suivi d'un crash. C'est aussi pour ça que le dicton préféré des gens du coin est : *Plus dure sera la chute*. Il ne faudrait cependant pas croire qu'ici, les riches sont défavorisés : comme dans toute démocratie, les pauvres font aussi les frais de leurs misères. Les villas suspendues l'étant au-dessus des bidonvilles, quand le S.A.G.O.U.I.N. coupe le jus, il y a toujours deux ou trois cahutes de mineurs qui se retrouvent aplaties comme des crêpes — et leurs occupants avec elles. Le nombre de morts, leur âge et leur sexe donnent d'ailleurs lieu à un système de paris complexe tellement populaire qu'il se nourrit parfois de lui-même en provoquant des chutes de gros perdants. C'est une autre antenne municipale qui s'occupe de gérer les mises : le Réseau Intérieur des Paris (R.I.P.). Voilà pourquoi, malgré son statut de ville de seconde zone sur une planète de seconde zone, Tchoume est l'un des patelins les plus riches que je connaisse. Riche au sens où les dirigeants le sont, bien sûr : c'est le seul critère qui compte vraiment dans tout l'univers connu.

D'où les centres de loisirs, la troisième sorte de bâtiments qu'on y trouve. Cette richesse, il faut bien l'utiliser. Le plus intelligent est encore d'avoir l'air de faire des efforts d'urbanisme tout en occupant la foule et en gagnant encore plus de fric. S'il ne faisait pas si froid sur Givrée, je crois que je viendrais m'installer ici pour mes vieux jours : j'aime bien l'ambiance.

Il y a quatre centres de loisirs dans la ville, un par point cardinal. Moi, j'ai rendez-vous dans le centre ouest. Dès que je l'ai en vue, je repasse en commandes manuelles.

Comme les trois autres, c'est une grosse masse carrée de béton gris, harmonieusement parsemée de taches vertes, rouges et caca d'oie. Comme les trois autres, il dispose sur le toit d'un astroparc capable d'accueillir cinq cents véhicules de tourisme. Il y a juste une petite différence : même s'il est déjà opérationnel, sa construction n'est pas encore achevée. Sur cent étages, il en manque vingt : du quarante-deux au soixante et un. Pour gagner du temps et faire jouer l'émulation, le chantier a été confié à deux entreprises différentes qui ont démarré leurs travaux

chacune à un bout de l'édifice et sont censées se rejoindre au milieu. Celle des deux qui construira le plus d'étages aura droit à une grosse prime. Pour l'instant, le centre ouest évoque donc tout à fait un énorme sandwich, une tranche d'air entre deux tranches de béton sensiblement égales, seulement reliées par des poutrelles et des cages d'ascenseurs qui vacillent au moindre coup de vent. Ce principe d'urbanisme a deux conséquences principales : celle, provisoire, qu'un système de paris fort prisé tourne durant la construction (s'écroulera ? s'écroulera pas ?) et celle, permanente, que quiconque donne un coup de marteau dans les murs d'un centre de loisirs est puni de mort.

Je guide doucement *Betty* vers l'astroparc bien garni, malgré l'heure matinale. Atterrissage impeccable. Je relève le capuchon de ma combi climatisée et je règle le thermostat sur trente degrés. Comme tous les natifs d'Ycicom-X, j'aime bien la chaleur. Surtout quand je sais qu'il fait moins quatre-vingts dehors.

J'ai à peine fini de m'extirper de mon siège qu'un Kub volette vers moi avec sa moulinette à tickets. Un œil verdâtre unique, bordé de longs cils noirs, s'ouvre au milieu de sa face avant blafarde.

« C'est deux crédits l'heure, me télétransmet-il en battant lentement de ses petites ailes de poulet pour faire du surplace. Payables à la sortie. Vous pouvez choisir de régler en jouant à la roulette aldébarane. La municipalité se remboursera sur le montant des paris si vous gagnez, sur votre astro si vous perdez... »

Je secoue doucement la tête en glissant le ticket qu'il me remet dans mon sac à sas pressurisé. La roulette aldébarane, ça se joue avec un pistolaser : on n'a vraiment des chances de gagner que quand la batterie est à plat.

« Si vous le désirez, vous pouvez parier sur l'écroulement du centre pendant la construction, continue le Kub, tandis que je m'éloigne déjà vers le premier ascenseur. Je suis habilité à encaisser vos mises.

— Non, merci.

— Si jamais le centre s'écroulait pendant que vous vous y trouviez, le montant de vos gains serait transmis à vos héritiers. Vous êtes donc couvert... »

Je congédie d'un revers de main l'enquiquineur ailé qui s'accroche à mes basques. Ces types-là sont infernaux. Ce sont les seuls véritables indigènes de Givrée, les seuls qui puissent y survivre sans combi. Autrefois, ils formaient des tribus, serrés les uns contre les autres en véritables banquises géométriques immobiles, tellement dépourvus d'esprit d'initiative que leurs activités se limitaient à l'accomplissement de leurs deux seuls besoins naturels : la respiration et l'épilation quotidienne de l'œil. Quand la planète a été colonisée par l'Alliance des Douze Races Suprêmes, ils se sont insérés dans la société. On s'est aperçu qu'ils étaient assez intelligents pour exécuter des ordres simples et assez bêtes pour le faire sans discuter, éventuellement au péril de leur vie : ils font de parfaits fonctionnaires.

Quand j'atteins l'ascenseur, le Kub me hèle toujours — à distance : il n'est pas rare qu'un consommateur excédé se passe les nerfs sur un quelconque préposé. Sauf s'il s'agit d'un Kubflic, ce n'est puni que d'une amende légère.

« Vous pouvez aussi parier sur l'âge du prochain mineur qui mourra dans l'éboulement d'un conduit. S'il s'agit d'un mineur mineur, vous avez une chance d'emporter la super-cagnotte qui... »

Bénies soient les portes d'ascenseur en plomb épais qui bloquent les ondes mentales. Je me retrouve tout seul dans ma tête pendant que la petite cabine m'entraîne vers le cœur du bâtiment.

Comme j'ai rendez-vous au vingt-troisième étage, j'ai la joie de traverser la zone encore en construction. Là, le conduit en plexydur qui m'entoure vibre à tout va et oscille d'avant en arrière selon un rythme qui me donne les foies et le mal de mer. Entre les deux blocs, que sépare encore une bonne centaine de mètres, des ouvriers s'activent — en majorité des Arcturiens que leurs deux tentacules fessiers prédisposent aux évolutions sur échafaudages. Ils travaillent vite et mal, ainsi qu'ils en ont reçu l'ordre. Demain, il y aura sans doute deux étages de plus, qui seront occupés illico. Si l'ensemble a tenu jusque-là, il est fort possible qu'il ne s'écroule pas avant la fin des travaux, mais j'ai quand même hâte de changer d'air.

Je respire déjà un peu mieux quand l'ascenseur rentre dans le bloc inférieur et finit par me déposer à mon étage — qui ressemble à tous ceux que j'ai déjà eu l'occasion de visiter dans les divers centres : un vaste assemblage de bars, de restaurants, de saunas, de bars, de salles de sport, de tripots, de bars, de bordels, de théâtres, de tridithèques spécialisées ou non et de bars. Je jette un coup d'œil au thermomètre intégré de ma combi : vingt-huit ; un tout petit peu frais pour moi mais quand même préférable à la perte des deux tiers de mon champ de vision. Je rabats mon capuchon.

Aussitôt, je suis lâchement agressé par une flopée d'odeurs qui vont de la délicate fragrance du jasmin sidéral aux remugles infects des déchets organiques. Comme les centres sont ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et qu'ils sont presque toujours pleins — les visiteurs viennent des quatre coins de la galaxie pour goûter à ces plaisirs —, on n'y fait pas souvent le ménage. Les balairobs chargés de l'opération sont en outre démolis une fois sur deux avant d'avoir fini leur travail : il y a un concours, très officieux et salement réprimé, qui récompense une fois par mois le type s'en étant farci le plus. Le gros lot, c'est un aller simple pour ailleurs. Autant dire que les participants ont en général une bonne raison de quitter la planète et qu'il vaut mieux ne pas essayer de les empêcher de sévir. Le résultat, c'est que le sol des centres de loisirs est couvert d'une couche d'immondices puantes, spongieuses, parfois vaguement vivantes. Un jour, j'ai eu le malheur de m'adosser à la façade d'un bordel (et je vous dispense de vos réflexions) : j'ai compris pourquoi les pensionnaires faisaient les cent pas devant la porte : je suis resté collé. Il a fallu que j'attende l'arrivée des Kubflics pour être libéré et, à ce moment-là, le seul truc de valeur que j'avais encore sur moi, c'était ma molaire couronnée. Dans ce coin-là, on m'appelle Gaba l'Englué. D'ailleurs, je n'y vais plus.

Dès que j'ai la tête découverte, j'expulse mine de rien mon œil central et je l'envoie se fixer dans mon dos, au niveau de la ceinture, là où un observateur non averti peut le prendre pour un ornement de la combi. Dans ce genre d'endroit, j'aime bien laisser traîner un œil derrière moi : c'est une précaution qui m'a déjà sauvé la vie.

Une fois mes paupières centrales serrées, j'ai l'air d'un humain tout ce qu'il y a de plus banal et je peux circuler sans me faire remarquer : sur Givrée, malgré l'influence théorique des Douze Races, c'est l'humanité qui s'est taillé la part du lion. Il faut dire que les autres n'ont guère d'affinités avec le climat. Les humains non plus, mais ils ont toujours été un peu masos.

Une main dans chaque poche, la première sur ma sphère de crédit, la seconde sur la crosse du minipistolaser qui ne me quitte jamais, je m'approche de l'ordi d'accueil. Je pianote le nom de l'établissement que je cherche : *Le Sein des Seins*. Avec un nom pareil, apprendre qu'il s'agit d'un

bar topless ne me surprend pas franchement. Le guide de Tchoume lui accorde cependant une étoile : ce n'est peut-être pas un bouge fini.

Je mémorise vivement le chemin que m'indique l'ordi et m'enfoncé dans le centre de loisirs, véritable labyrinthe de couloirs bêtement éclairés à l'électricité, parce que ça coûte moins cher que les simulateurs de soleil. Ici, les rues se croisent dans tous les sens, rectilignes ou sinueuses, larges ou étroites, planes ou pentues, et les culs-de-sac ne sont pas rares. On se croirait parfois dans une ville surréaliste construite par un architecte dément. Ce n'est pas le cas. C'est juste une ville foutraque construite par un architecte nul.

En jouant du sourire et des coudes, je me fraie un chemin dans la faune cosmopolite qui m'entoure. Il y a là des membres des Douze Races, plus des représentants de quelques autres. Des Argentos d'Ario, dont le système sanguin se trouve à fleur de peau et dont la tête pend sur le côté, accrochée à un cou dénué de vertèbres, si bien qu'on a toujours l'impression de contempler des victimes de meurtres à la hache. Des Bipectos d'Aycoutt, dont les mâles ont l'air tout à fait humains tant qu'ils ne se mettent pas torse nu ; chez les femelles, la paire de seins dorsale est plus voyante. Des Zygomars de K-Fékrem, qui ressemblent à un moule à tarte retourné posé sur une demi-douzaine de pseudopodes gluants. Et puis d'autres encore, des petits, des grands, des humanoïdes, des insectoïdes, des bizarroïdes, des verts, des rouges, des jaunes, des noirs... J'avise deux Splotches qui copulent joyeusement dans un coin sombre sans que nul ou presque ne s'en aperçoive : à part pour les grands bourlingueurs dans mon genre, leurs ébats n'évoquent qu'un énorme tas de gelée rose agité de tremblements rythmiques. Ils en sont au stade de l'échange des particules, et là, sans leur léger sifflement bitonal, on ne pourrait pas s'apercevoir qu'ils sont deux.

Je continue mon chemin après avoir adressé un petit signe amical aux deux tourtereaux. J'ai toujours été ému par ce genre de spectacle : sous mon cynisme apparent se cache un cœur tendre ; voilà pourquoi je fais un bon héros ². Et je sais que les Splotches auront reçu mon message : malgré leur apparence, et même s'ils ne font pas partie des Douze Races Suprêmes, ils se rangent parmi les créatures les plus intelligentes de l'Univers, capables de traiter un nombre de données monstrueux dans les circonstances les plus déconcentrantes. En fait, l'Alliance n'a pas recruté ses membres en fonction de leurs mérites. Elle est formée des douze premières races ayant eu l'idée de s'associer. Aucune autre n'a jamais voulu porter le numéro treize...

Je fais un crochet pour éviter un début d'échauffourée entre des Argentos et quelques humains visiblement bourrés qui leur ont demandé l'heure sans savoir que, pour eux, c'est une insulte mortelle. Les Kubflics ne vont pas tarder à grouiller dans le coin — il y en a déjà quelques-uns qui font du rase-plafond, moulés dans la ridicule combi orange isolante qui leur permet de supporter la chaleur, pour se rapprocher de l'incident — , et le dernier truc dont j'ai besoin, c'est de me faire remarquer. J'accélère le pas.

Cinq ou six minutes plus tard, maculé jusqu'aux genoux par la gadoue immonde qui couvre le sol, j'arrive au *Sein des Seins*. C'est un bâtiment à deux étages, à la façade couverte de néons multicolores en forme de poitrines diverses. Sur la porte, un écriteau m'apprend que les lieux sont interdits aux animaux familiers, aux androïdes et aux Kubs. Juste derrière, un désintégrateur à cellule photoélectrique se charge de châtier les contrevenants. Parfait ! Ici, au

² Attends les chiffres de vente, coco ! (Note de l'auteur cupide.)

moins, les flics me foutront la paix. La seule chose qui les différencie des autres Kubs, c'est la casquette, et je ne crois pas que le système de sécurité du bar fasse de détail.

À l'intérieur, une Quinzoa m'informe que, selon les règles de la maison, je dois me dénuder jusqu'à la taille avant d'aller plus loin. Après avoir remisé mon œil au niveau de mon genou droit, je roule ma combi de mauvaise grâce et la noue tant bien que mal pour qu'elle ne me tombe pas sur les chevilles. J'enlève aussi le pull que je porte en dessous et le confie à la préposée. On aurait quand même pu me prévenir qu'ici, le mot « topless » s'applique aussi aux clients. Je sens que pour la ristourne, on va pouvoir se brosser.

J'attends mon reçu en observant distraitement la poitrine nue de la Quinzoa. C'est d'ailleurs tout ce qu'elle a de nu. Ses pseudopodes sont entièrement masqués par une ample jupe et un tchador dissimule son bec-de-lièvre baveux. Malgré des recherches poussées, on ne sait toujours pas grand-chose de ces créatures. On n'arrive même pas à reconnaître les mâles des femelles, si tant est que la distinction soit applicable. Les Quinzoas sont tellement laides, selon les critères humanoïdes, qu'elles feraient même vomir un Argento. Il faut cependant reconnaître qu'en ce type d'établissement, leurs quinze seins bien ronds disposés en pyramide — cinq au niveau du nombril, quatre juste au-dessus et ainsi de suite jusqu'au dernier, à la base du cou — font une excellente enseigne.

Comme je peux en juger quand je pénètre dans le bar proprement dit, la totalité du personnel en est composée. Deux officient derrière le comptoir et une demi-douzaine d'autres circulent entre les tables. Dans le fond de la salle, une danseuse se déshabille en prenant des poses lascives. Elle, elle est humaine — ou en tout cas, elle en a l'air. La moitié des clients a les yeux fixés sur elle, la langue pendante. L'autre s'en fout. L'autre, ce sont tous ceux à qui une telle vision fait à peu près autant d'effet que la coupe transversale d'un babouin. Les tentaculeux, les pédonculés, les unicellulaires géants, les chitineux et tout ce qui s'ensuit. Finalement, ce qui distingue le plus les races intelligentes de l'Univers, ce n'est ni la biologie ni le mode de raisonnement, ce sont les goûts en matière de partenaires pour galipettes. Tant qu'un humain sera incapable de se taper une Quinzoa, il n'y aura pas de véritable harmonie et la société fera toujours place à des gens comme moi.

Je ne suis pas prêt d'être au chômage.

J'avise une place libre et je vais m'asseoir au bar en espérant que mon contact soit toujours là. Moi, je ne le connais pas : c'est lui qui doit me repérer. Je commande un cocktail de fruits locaux que je sais inoffensif — quoique infect. J'aime bien disposer de toutes mes facultés quand je traite une affaire. La barmaid encaisse le prix de ma consommation en fourrant ma sphère de crédit dans son rabot-caisse. Quand je vois la taille du copeau qui en sort, je me reproche de n'avoir pas consulté les tarifs, mais basta ! Dans quelques minutes, si tout va bien, j'aurai une nouvelle sphère. Une grosse.

Comme personne ne fait mine de se diriger vers moi, je m'autorise un moment de détente. Mon contact a dû repartir momentanément. Compte tenu de l'importance de l'affaire, il est presque sûr qu'il reviendra. Je garde donc un œil sur la porte d'entrée, derrière moi, et m'intéresse à ce qui se passe sur scène en sirotant mon cocktail. L'humaine a fini son numéro. C'est une Zygomar qui la remplace, ce qui renverse les camps dans la salle. Moi-même, je ne peux pas dire que ce spectacle me trouble outre-mesure.

C'est quand je repose mon verre sur le bar que j'aperçois la paille minuscule qui s'y est infiltrée. Une longue paille flexible, dont l'autre extrémité se trouve apparemment au niveau du sol et qui continue à se tortiller au fond du verre pour pomper les dernières gouttes. Je la suis des

trois yeux, m’attendant à ce que je vais découvrir. Je me disais bien que ce cocktail descendait vite...

Un Néo-Leprechaun se tient au pied de mon tabouret, revêtu du traditionnel burnous vert de sa race. Sans doute entré en fraude grâce à sa petite taille, lui n’a pas été obligé de se mettre torse nu. C’est un être tout à fait humanoïde, à ceci près qu’il mesure dix centimètres de haut et que la paille qui s’est infiltrée dans ma boisson, c’est sa langue. Une langue extraordinairement longue, tubulaire, qui mène tout droit à l’estomac. Bien qu’ils ne fassent pas partie de l’Alliance et ne disposent que d’une technologie primaire, les Néo-Leprechauns se sont répandus un peu partout en jouant les passagers clandestins. « Néo-Leprechaun », d’ailleurs, c’est le terme technique : en pratique, on les appelle plutôt « saloperies » ou « petits cons ».

Voleurs, farceurs, et dotés en outre d’un immense talent d’imitation vocale, ils peuvent très vite changer l’endroit le plus paisible en théâtre de cauchemar. Ce sont les femmes qui les craignent le plus : comme ils sont exclusivement mâles, ils ne peuvent se reproduire qu’en forniquant avec un membre d’une autre race. Sur leur planète natale, grâce à leur incroyable faculté de féconder tout ce qui bouge, ils se servaient d’animaux. Depuis, l’Univers leur a ouvert de nouveaux horizons, si j’ose dire. Ils sont particulièrement friands des humaines et assimilées, qu’ils s’arrangent en général pour violer pendant qu’elles dorment. Pour peu qu’elles aient le sommeil un peu lourd, elles ne s’en aperçoivent même pas. Jusqu’à l’accouchement...

Je ne sais si celui-là est né d’une humaine ou d’une chèvre, mais il a un sacré toupet. Sans lui montrer que je l’ai vu, je fais mine de commander un autre verre. L’instant d’après, je me propulse d’un bond à bas de mon siège, m’accroupis et empoigne le resquilleur d’une main ferme avant qu’il n’ait le temps de réagir. Sans me préoccuper de ses soubresauts furieux, je l’amène à la hauteur de mon visage. Le sien est encadré par des cheveux poil-de-carotte frisés et abrite un regard d’enfant malicieux. Un sourire crispé étire ses lèvres.

« Dis donc, toi ! l’apostrophé-je. Tu sais combien ça coûte, ces trucs-là ? »

Son sourire s’élargit.

« Pas comprendre... pardon... soif, soif... » bredouille-t-il d’un ton plaintif.

Je le secoue façon shaker à cocktail. Il n’y a pas un seul Néo-Leprechaun qui ne sache parler la langue du monde où il vit, plus une petite centaine d’autres.

« Te fous pas de moi ! Tu sais que je pourrais t’écraouiller comme la punaise que tu es ? »

— Pitié... pitié... je le ferai plus.

— Pas d’esclandre ici, m’avertit une des Quinzoas. Si vous voulez vraiment l’écraouiller, allez dehors. Sinon, passez-le moi, je vais l’expulser. »

Me rappelant soudain que je n’ai pas envie de me faire remarquer, j’acquiesce et me débarrasse de la peste.

« Kaï, kaï, kaï ! » crie le petit être, imitant à la perfection le cri du chihuahua terrien surpris le nez dans la gamelle d’un doberman.

Tandis qu’on le conduit *manu militari* vers la sortie, l’autre barmaid m’apporte un deuxième cocktail.

« Offert par la maison, me dit-elle. Désolée pour l’incident. »

Je m’apprête à la remercier quand mon voisin de droite envoie brusquement le coude en arrière et heurte mon verre qui, en vertu d’une loi stupide de dynamique des solides, se renverse. Son contenu m’atterrit sur les genoux et éclabousse mon œil traînant toujours dans la région. Le liquide sucré le recouvre à moitié : comme je ne peux pas cligner des paupières, je me retrouve carrément borgne.

« Eh, faites gaffe ! »

J'assène une bourrade un rien moins qu'amicale dans le dos du quidam responsable du désastre. Il se retourne. Bon Dieu ! Il a une gueule de tueur : cheveux plaqués en arrière, fine moustache noire, regard perçant, et tout, et tout.

« Toi, tu la fermes et tu restes tranquille, pigé ? » m'envoie-t-il sèchement.

Je ne sais pas pourquoi, je n'aime pas qu'on me parle sur ce ton-là. Ça a tendance à me faire oublier que je n'ai pas envie de me faire remarquer. Chopant le type par les épaules, je le fais pivoter sur son fauteuil et lui balance mon poing en pleine tronche. Il part à la renverse pour aller voltiger entre deux tables dont les occupants se lèvent précipitamment.

À cet instant, je m'aperçois qu'il a un flingue à la main et je me dis que j'aurais mieux fait de rester tranquille et de la fermer, comme il me l'avait demandé — pas si méchamment que ça, en définitive.

« Enfoiré ! » grince-t-il, mauvais, en pointant son arme sur moi.

Sauf erreur, c'est un Kilvitt à balles chercheuses, un des derniers modèle. S'il tire le premier, il ne peut pas me rater. Et comme moi, je n'ai pas mon flingue en main, il va tirer le premier.

À l'instant précis où j'en arrive à cette contrariante conclusion, un fait modifie les données du problème : une des serveuses arrive derrière mon adversaire et lui abat affectueusement un plateau d'argent sur la tête. Ça ne l'assomme pas mais ça suffit à le désorienter une petite seconde. Grâce aux réflexes foudroyants que m'envient la plupart de mes confrères, j'avance du pas qui me sépare de lui et je lui balance un coup de pied dans sa main armée, un autre au plexus solaire. Pendant qu'il se plie en quatre et que son pistolet valse à l'autre bout de la salle, j'empoigne une bouteille de gloup concentré qui me tend le goulot pour la lui fracasser sur l'occiput. Il fait « couic », puis plus rien.

Je m'appuie à une table en poussant un énorme soupir de soulagement : il m'est déjà arrivé de frôler la mort d'aussi près, mais rarement en le sachant.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? braille la voix grasse d'un humain obèse, sorti pour l'occasion de son arrière-salle, tandis que la totalité des serveuses se rassemble autour de moi, plateau en main.

— Il a voulu me tuer, dis-je avec un geste vers ma victime inconsciente. Mais l'incident est clos. Il suffit de le porter dehors.

— C'est vous qui allez le porter dehors, m'enjoint le poussah en épongeant son crâne chauve à l'aide d'un mouchoir douteux. Et vous allez y rester aussi, sinon j'appelle les Kubflics. »

Ça y est, j'ai gagné : pour me faire remarquer, je me suis fait remarquer.

Je me demande quelle contenance adopter. Je ne peux pas m'en aller comme ça : je n'ai aucun autre moyen de trouver mon client. Par ailleurs, finir en taule ne m'aiderait pas spécialement. Négocions.

« Écoutez, je...

— Rien du tout ! me coupe l'obèse. C'est une maison honnête, ici ! »

Il claque des doigts. Deux Quinzoas me saisissent sous les bras et commencent à me pousser vers la porte.

« Une minute, je vous prie ! intervient une nouvelle voix, aussi grave qu'impérieuse. Laissez-ce jeune homme tranquille ! »

Tous les regards, y compris les miens — dont un quelque peu brouillé —, se tournent vers l'individu qui vient de parler. C'est un humain de haute taille auquel on peut donner la soixantaine en espérant qu'il la rende. Il a le visage sec, un peu fripé, mais l'œil vif. Ses longs

cheveux blancs cascading sur le haut de son torse encore musclé. Il émane de lui une nette aura de puissance qui force même le proprio à l'écouter.

« L'individu ici présent me menaçait de son arme, reprend-il en désignant mon adversaire à terre. Sans l'intervention de ce monsieur, il m'aurait dépouillé. » Il tire d'une poche de pantalon une sphère de crédit deux fois plus grosse que la mienne et la jette au patron du bar. « Voilà pour payer les dégâts et le dérangement. J'espère que vous allez laisser mon ami en paix, maintenant. »

— Bien entendu, Excellence, s'empresse d'assurer le gros en empochant la sphère et en s'inclinant. À vos ordres, Excellence. » Il fait signe à ses serveuses — qui, soit dit en passant, ont une sacrée poigne — de me lâcher et d'embarquer le tueur. « Son Excellence n'a besoin de rien ? »

Comme l'autre décline d'un mouvement de tête, il retourne se cacher, ravi d'avoir gagné sa journée. Les clients, constatant qu'on ne s'amuse plus, retrouvent leurs conversations. Sur la scène, la Zygomar reprend son numéro là où elle l'avait interrompu : au huitième bas nylon.

« Je vous remercie, dis-je en tendant la main à l'inconnu. »

— C'est moi qui vous remercie, assure-t-il. J'ai dit la vérité : sans vous, on m'aurait probablement retrouvé dans un caniveau. Permettez-moi de me présenter : Frank Ducollier, de la vieille Terre.

— Aquabon Sanfer, d'Eulanss », répons-je en souriant.

C'est une de mes identités d'emprunt favorites, celle qui me vient automatiquement aux lèvres chaque fois qu'un parfait inconnu me demande mon nom. Ducollier aurait plutôt tendance à m'inspirer confiance, mais on ne sait jamais.

« Enchanté, monsieur Sanfer. J'espère que vous accepterez que je vous offre un verre. »

J'accepte. En attendant mon contact, je n'ai rien de mieux à faire. Mon compagnon non plus ne boit pas d'alcool : lui, il carbure à l'eau gazeuse.

« Qu'est-ce que vous fabriquez sur Givrée ? demandé-je pour meubler la conversation, une fois qu'on nous a apporté nos boissons. »

— Je suis venu passer un contrat, m'apprend-il. J'avais aussi envie de visiter les centres de loisirs, mais finalement, je crois que je vais écourter mon séjour : je suis trop vieux pour m'aventurer dans ce genre d'établissement.

— Un contrat ? »

Il pêche une carte de visite dans une de ses poches et me la tend. Intrigué, j'y lis le texte suivant : *Ducollier, Inc. Tous travaux de régénération. Facilités de paiement. Tarifs de groupe. Efficacité et amabilité, telle est notre devise.*

« Je voulais monter une succursale sur Givrée. Il est fréquent que les gens y perdent un membre à cause du froid, quand leur combi a un problème. Mais j'ai peur que ce projet ne soit tombé à l'eau : d'après le gouvernement local, ceux à qui ça arrive le plus souvent sont les mineurs, qui n'auraient pas les moyens de payer mes services. En m'installant ici, je perdrais plus d'argent que je n'en gagnerais. »

— Vous régénerez vraiment les membres ? m'étonné-je, étonné. Voilà qui m'étonne.

— C'est une technique toute nouvelle que j'ai mise au point. Je vous régénère n'importe quoi en moins d'une minute. » Il a un haussement d'épaules modeste. « Sauf la tête, bien entendu. Le sujet doit être vivant. »

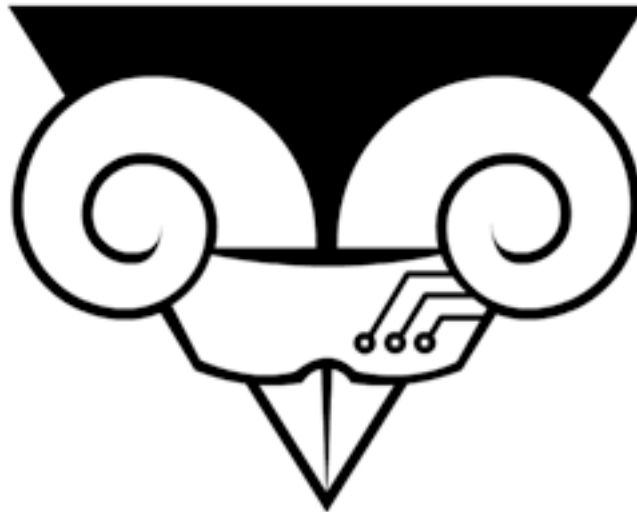
Alors que je m'appête à demander des précisions, il consulte son bracelet-sablier à quartz, vide son verre d'un trait et se lève.

« Excusez-moi, mais cette histoire m'a éprouvé. Je crois que je vais regagner mon hôtel suspendu. J'ai été enchanté de vous connaître. Conservez ma carte. Je ne vous le souhaite pas, mais si jamais vous avez besoin de mes services, déchirez-la : vous obtiendrez toutes les informations nécessaires pour me joindre. Je vous ferai un prix, en souvenir d'aujourd'hui.

— Trop aimable », dis-je à voix basse, tandis qu'il me quitte sans me laisser la possibilité d'ajouter quoi que ce soit.

Bizarre, cette sortie précipitée. Moi, je jurerais qu'il n'a au contraire pas du tout été éprouvé par son expérience. Il n'a pas l'air d'un type qui se laisse éprouver comme ça. On dirait vraiment qu'il est parti pour couper court à mes questions. Je vide mon verre à mon tour. Après tout, si ça l'amuse ! Je suis moi-même trop dissimulateur pour lui faire grief de sa discrétion.

J'explore le bar du regard mais ne vois toujours aucune tête tournée vers moi. Je commence à me demander si mon contact va bien revenir. En attendant, je fais un saut aux toilettes pour me rincer l'œil. Quoique l'eau soit glacée, si je ne vire pas immédiatement le jus de fruit de ma cornée, je serai obligé d'y aller au papier de verre, ce qui m'ennuierait. Sur le chemin du retour, machinalement, je jette la carte de Ducollier dans une poubelle qui traîne près du comptoir. Je l'oublie aussitôt.



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr